

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Boulevard Pie-IX

François Bilodeau

Volume 41, Number 2 (242), April 1999

Média

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bilodeau, F. (1999). Boulevard Pie-IX. *Liberté*, 41(2), 79–84.

FRANÇOIS BILODEAU
BOULEVARD PIE-IX

Dès que j'ai su monter à bicyclette, j'ai cherché à franchir les frontières de Montréal-Nord. Je n'avais pas dix ans lorsque je réalisai mon premier exploit : longer le boulevard Gouin, du pont Pie-IX, près duquel nous habitons, jusqu'au parc Belmont, à Cartierville. Nulle piste cyclable ne me protégeait des chauffards et des autobus, et le plus souvent il n'y avait pas de trottoir pour les éviter. Qu'à cela ne tienne, je préférais aller vers l'ouest. Au sud, à cause de la voie ferrée et du boulevard Métropolitain, je devais tôt ou tard circuler sur les boulevards Pie-IX ou Saint-Michel, de grandes artères qui grouillaient de poids lourds et de bétonneuses crachant leurs fumées et leurs poussières. Pour aller vers le nord, il fallait traverser la rivière des Prairies par le pont Pie-IX ou le pont Viau ; je m'y risquais — sur les trottoirs — mais l'île Jésus, ce n'était déjà plus Montréal. Quant à l'est, il n'appartenait pas à la civilisation au milieu des années soixante ; une fois passé les limites de Montréal-Nord, il fallait traverser longuement les champs de Rivière-des-Prairies sur Gouin ou respirer les émanations douteuses des raffineries de Montréal-Est sur le boulevard Henri-Bourassa. L'ouest, lui, était habité. Je me rendais chez un oncle, à Ville Saint-Laurent, ou encore chez ma grand-mère maternelle, à Ahuntsic ; cette dernière balade, plutôt courte, était beaucoup moins risquée puisque j'empruntais des rues plus tranquilles.

Institutrice dans sa jeunesse, grand-maman avait élevé neuf enfants. Elle habitait seule et avait pris un coup de vieux depuis la mort de grand-papa; ni l'un ni l'autre ne nous doutions que la tribu des Bilodeau allait bientôt envahir sa maison de la rue Hamelin. Nous parlions peu, mais je crois qu'elle était heureuse d'avoir de la visite. Elle m'offrait ses éternels *paparmannes* ou des caramels Kraft; or j'étais plus intéressé par une petite radio portative noire. J'ignore ce que j'y écoutais, mais je sais que je changeais constamment de fréquence, chose impossible avec les appareils que nous partagions à la maison.

Avec mon argent de poche, je me procurai un transistor, encore plus petit que celui de grand-maman. Le boîtier, gris et noir, était protégé par un étui de simili-cuir. Du walkman il ne lui manquait que la stéréophonie. (De toute façon, diffusait-on en stéréophonie vers 1967?) Avec ou sans l'écouteur, j'étais devenu un accro de la radio, apportant même le récepteur lors de mes excursions à bicyclette.

L'apparition de la télévision ayant « libéré la radio de ses forces centralisatrices », écrit Marshall McLuhan, celle-ci est devenue « une activité privée et individuelle. (...) Le teenager se retire du demi-cercle des téléspectateurs pour aller écouter seul la radio¹. » Et McLuhan précise que la conjugaison de la radio et du phonographe a électrisé les adolescents. McLuhan, direz-vous, ce n'est pas très neuf et original: tout le monde sait que, depuis la fin des années cinquante, les jeunes se sont abreuvés de rock à la radio et à leur tourne-disque. Il faudrait peut-être maintenant examiner comment l'arrivée des clips et de MTV, au tournant des années quatre-vingt, a modifié leurs habitudes. Or, je l'avoue, j'en suis resté à McLuhan, vraisemblablement le premier essayiste que j'ai lu. En

1. *Pour comprendre les media*, traduit de l'anglais par Jean Paré, Montréal, HMH, coll. « Constantes », 1968, 355 p.

outre, je suis monté dans le train par l'entremise de la radio et j'en suis descendu lorsque les clips ont fait leur apparition. Bref, je suis de mon époque.

Comme grand-maman l'était de la sienne, qui écoutait religieusement dans sa chambre *Le chapelet en famille* à CKAC tandis que j'explorais les ondes à ma guise. Je devins un fidèle auditeur d'une émission intitulée *Transistor*, je crois, et diffusée après le souper à la radio AM de Radio-Canada depuis Vancouver (l'ouest, vous dis-je); on y passait essentiellement des disques français et québécois. À Montréal, les Beatles et les vedettes anglo-saxonnes des années soixante jouaient, entre autres, à CFCF et à CFOX, toujours sur la bande AM. À partir de ces sources, je m'amusais à constituer mon palmarès hebdomadaire où alternaient succès français et anglais.

À l'approche des années soixante-dix, CKGM-FM se convertit au rock et à la contre-culture, véritable coup d'envoi du changement de la bande FM, autrefois dévolue à la musique dite « classique ». Jean Basile signe alors, sous le pseudonyme de Pénélope, des chroniques rock dans *Le Devoir* de Claude Ryan, et fonde le magazine *Mainmise*, auquel je m'abonnerai. J'achète mes disques chez Phantasmagoria, avenue du Parc, où un canapé invite à la flânerie; je gratte la guitare, fais pousser mes cheveux, deviens disc-jockey à la radio étudiante du cégep, assiste à des spectacles rock (la plupart, s'ils ne sont pas gratuits comme à la Place des Nations, ne coûtent pas plus de cinq dollars au début des années soixante-dix), passe des soirées entières, chez des amis ou dans des boîtes, à écouter de la musique et à fumer marijuana et haschisch, m'initie au folk, au blues, au jazz, voire au free jazz. Un peu comme les amateurs de sports, nous avons des idoles que nous suivions à la trace et dont nous discutons sans relâche les performances. Bref, c'était pour moi une école parallèle.

Parallèle, en effet. Croyant pouvoir faire le pont avec le monde réel, je m'inscris en communications à l'UQAM. Baptisé *Information culturelle*, le programme, embryonnaire, me coupe les ailes. Après tout, me dis-je, je n'ai pour toute expérience que l'animation d'une émission musicale hebdomadaire pendant mon séjour au cégep. Et qu'est-ce que je connais du milieu des médias ? Après maintes hésitations, je passe à autre chose.

Malgré tout, et malgré le trac, j'avais adoré faire de la radio ; en plus de préparer et d'animer mon émission, j'avais appris à la mettre en ondes, c'est-à-dire à faire fonctionner seul micros, platines et magnétophones. Je devais revenir dans un studio au tournant des années quatre-vingt, comme pour fermer la boucle... et pour confirmer que je n'y ferais jamais carrière.

De 1981 à 1984, à raison de quelques heures par semaine, j'ai travaillé bénévolement à CIBL-FM, la Radio communautaire de l'est. La station, qui se voulait « un outil d'expression de la culture populaire pour les gens des quartiers Hochelaga-Maisonneuve, Rosemont et Centre-Sud » (et, par la suite, Plateau Mont-Royal), avait obtenu sa fréquence en 1980. Les locaux occupaient le troisième étage d'une vieille école qui abritait des organismes communautaires angle Lafontaine et boulevard Pie-IX, non loin du fleuve ; y étaient aménagés une discothèque, un studio où était diffusé en direct l'essentiel de la programmation, et un autre, qui servait aux tables rondes et à l'enregistrement d'émissions et de publicités.

Je venais d'aménager à Rosemont, après un séjour dans le Plateau, et je connaissais peu l'« est » de Montréal, en réalité le sud, pour moi qui avais été élevé au bord de la rivière des Prairies et à l'ombre du pont Pie-IX. Après avoir proposé mes services, j'animai une émission musicale le vendredi soir — que j'avais pompeusement intitulée *Les champs magnétiques*, pour bien marquer

l'influence profonde qu'exerçait sur moi la musique, et qui était suivie des conseils prodigués par un certain docteur Mongeau. De fil en aiguille, je touchai un peu à tout, sauf à l'information proprement dite. Je fus chroniqueur, intervieweur ou responsable du choix musical dans le cadre de « magazines culturels » — dont les titres, *Un soir dans l'île* ou *Boulevard Pie-IX*, faisaient notre fierté ; je fis équipe avec des fanatiques de musique ; j'animai l'émission matinale quelque temps ; et je siégeai au comité chargé d'élaborer la programmation à partir des projets que présentaient les personnes et les groupes qui voulaient se faire entendre.

Un organisme naissant et sans moyens doit, pour continuer, compter sur la foi, le sans-gêne et la débrouillardise des personnes qui en font partie. Le bateau prenait l'eau : ennuis pécuniaires, tiraillements idéologiques — le projet d'une radio communautaire desservant l'est de Montréal a vu le jour dans les années soixante-dix, période propice aux initiatives locales mais aussi aux arguties improductives —, conflits de personnalités, bavures liées à l'inexpérience. Mais je crois, sans me tromper, que nous voulions tous tirer le maximum de cet outil de communication qui, bien que ne diffusant pas très loin, était sous notre responsabilité. Si nous essayions tant bien que mal de servir l'auditoire — ou plutôt de l'accroître —, si plusieurs se dépensaient sans compter pour la station, celle-ci, en retour, donnait à chacun des participants — la plupart dans la vingtaine — l'occasion de travailler dans un cadre moins institutionnel, donc plus propice aux expérimentations. Je ne dis pas que le contenu de la programmation était absolument original, loin de là (quoique aucune autre station n'offrit à l'époque un spectre musical aussi étendu) ; mais il reflétait ce que nous étions, au moment même où nous le faisons.

Pour certains, dont plusieurs diplômés en communications de l'UQAM, CIBL fut le tremplin à une carrière

dans les médias. Je n'ai aucune trace de cette expérience sans lendemain : je n'ai fait que du direct, je n'ai conservé aucun contact et je ne syntonise jamais la fréquence qu'occupe aujourd'hui cette station. Comment rendre compte de ce qui n'a eu lieu que dans le présent ? de ce qui était fait justement pour disparaître aussitôt exécuté ? Je laisse à d'autres le soin de raconter l'histoire de la Radio communautaire de l'est, où, malgré la complicité des camarades des ondes, je me suis toujours senti étranger.

Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas pris le micro pour me replonger dans ma jeunesse avant de la quitter. M'en gaver, en quelque sorte, coiffé du casque d'écoute pour m'abstraire du monde. J'ai maintes fois partagé le studio avec des gens qui, après la mélopée d'un Ferré ou les errances d'un Springsteen, après la valse rebelle de The Clash ou les barrissements d'Adrian Belew, vantaient avec autant d'emphase le disque d'un Sénégalais vedette dans son pays mais inconnu ici. J'arrivais de moins en moins à suivre, tant vers l'avenir que vers le passé que les enregistrements nous font découvrir. Ou plutôt, j'en étais rendu à suivre les autres, à être à leur remorque. Je n'étais plus à jour, j'avais perdu le feu sacré.

Je décrochai peu à peu. La dernière année, je revins à l'animation d'une seule émission hebdomadaire. Comme je n'avais pas proposé un titre, on lui attribua celui d'*Espace libre* : je n'avais donc plus de programme, et j'en étais soulagé. Je ne me donnai qu'une « contrainte » : passer une pièce de Frank Zappa par semaine, comme si je cherchais à rassembler les éléments épars de ma jeunesse autour de celui qui en fut l'idole. Cette année-là, le hasard a voulu que j'habite Montréal-Nord, près du boulevard Pie-IX. Le hasard ? Et si, là encore, j'avais tenté de recoller des fragments du passé ?